

De l'huile au pétrole

Michel Nareau

Number 311, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nareau, M. (2016). Review of [De l'huile au pétrole]. *Liberté*, (311), 66–66.

De l'huile au pétrole

Avec Dominic Champagne et Bryan Perro,
Moby Dick est mis au service
de la bataille écologique.

MICHEL NAREAU

DANS *An End to Innocence*, Leslie Fielder notait que les classiques étasuniens avaient tous la lisibilité et la linéarité des romans d'aventures pour la jeunesse, racontant une quête qui mène inévitablement à l'exploration d'un monde inconnu et à la découverte d'une altérité radicale. *Moby Dick* d'Herman Melville répond à ce constat. Après *l'Odyssée* et *Don Quichotte de la Manche*, il n'est donc pas étonnant que Dominic Champagne ait voulu se mesurer à ce texte fondateur de la littérature des Amériques. Son *Moby Dick* confronte les spectateurs moins au duel d'Achab et de la baleine qu'à une relecture convenue de la société industrielle actuelle.

L'adaptation du roman au théâtre est toujours le lieu d'un pari. Il s'agit d'inscrire dans un temps présent, celui de l'acte, et dans une nouvelle sensibilité un récit antérieur, tenu dans une forme différente, en transformant en langages scéniques ce qui n'était que potentialités. L'adaptation remet en question la valeur hypermédiatique du théâtre, sa capacité à lier mouvement, mots, images, musique dans une forme vivante et éphémère. Peut-on adapter pour la scène sans trop céder au spectaculaire, sans faire de l'action l'élément central de la relecture? Dans ses précédents spectacles à grand déploiement, Champagne avait insisté sur la cadence folle des péripéties, pour construire des œuvres physiques, intenses, qui coupaient le souffle parce qu'elles éreintaient le spectateur dans les fuites en avant qu'étaient les idées fixes des protagonistes.

Moby Dick de Melville fonctionne différemment. La fuite en avant d'Achab est bien réelle; il s'agit après tout de se venger de la

baleine blanche, de se mesurer à l'abîme de la haine, de la puissance qu'elle incarne. Mais le souffle est ponctuel. Le roman oscille entre lentes plongées dans les profondeurs engourdies (le travail, l'ennui, le savoir encyclopédique) et les vives expulsions d'un souffle vitaliste (la bataille, la vengeance, le duel). Comment dès lors camper cette action, cette chimie des corps qui tentent de s'exhausser à la hauteur de la baleine, sans gommer l'indolence et la fraternité disparate du *Pequod*? Champagne et Bryan Perro, qui cosigne le texte, optent pour l'aventure, pour une

cadence effrénée, laissant de côté ce qui fait la singularité du texte melvillien : la peinture réaliste d'un milieu; la volonté de créer un savoir et un imaginaire de la baleine; le recours à la figure de l'ambiguïté shakespearienne pour camper les doutes qui assaillent les marins; la mythologie réactivée. Est privilégiée la voie de la folie industrielle, perspective assez bien rendue grâce à un décor fait d'une immense structure centrale très malléable (qui évoque en alternance une chambre, le navire et les mâts), à un jeu très physique des comédiens (surtout Normand D'Amour) et à des chorégraphies du travail baleinier inventives (grâce aux barils, utilisés avec à-propos). Mais cette direction est forcée, notamment en raison de la musique de Ludovic Bonnier, entre rock et folklore, martelée et trop présente, et du chant, qui impose un symbolisme un peu désuet autour de la blancheur. Chant et musique (sans parler des projections) emplissent l'espace et l'action, dans une mise en scène saturée par peur des temps morts, et qui conséquemment va à

l'encontre de la logique narrative distendue de Melville.

Laissant de côté la question du creuset culturel (le *melting pot*) qu'est la baleinière, sauf en transformant le second Staub en un personnage raciste et virulent, qui se fait l'écho des peurs contemporaines, Champagne campe plutôt une fable écologique. C'est autour de cette perspective, qui occulte l'ambiguïté fondatrice de l'œuvre, que s'organise l'adaptation proposée. Pour ce faire, la mise en scène métamorphose le narrateur Ishmaël en jeune novice inexpérimenté, ce qui transforme son rôle de témoin d'un naufrage symbolique en celui d'un apprentissage de la nature. À cet égard, l'entrée en matière où tous les personnages, en tapant sur l'un des barils pour créer une certaine solennité, se nomment à la suite d'Ishmaël, bien qu'esthétiquement réussie, est très décevante du point de vue de la cohérence parce qu'en multipliant les possibles témoins, elle oblitère le fait qu'Ishmaël est le survivant qui a pour fonction de narrer la folie d'Achab. Aussi, la pièce additionne les anachronismes (allusion à la guerre civile par exemple, postérieure à la publication du roman), jusqu'à la finale, très forcée, où Champagne ne peut s'empêcher de prêcher à propos des défis écologiques liés au pétrole, et ce, à travers la voix d'un Ishmaël déconnecté de l'époque du *Pequod*. La bataille écologique trouve certes sa place dans les reprises de *Moby Dick*, Luis Sepúlveda, dans *Le monde du bout du monde*, en a fait la preuve, mais la perspective adoptée doit garder une cohérence avec l'œuvre et non pas s'y greffer au final pour défendre le monde actuel contre d'autres types de barils menaçants.

Le texte de Perro et Champagne est direct et centré sur l'action, fluide malgré quelques ruptures de ton, mais il dévalue la complexité du personnage d'Achab en plus de caricaturer certains des marins. La figure qui en souffre le plus est celle de Queequeg, même si le travail du comédien Jean-François Casabonne lui redonne du coffre. Cet ami « cannibale » d'Ishmaël, truchement pour accéder à l'univers des baleinières et à l'altérité radicale, rêve de revenir chez lui. Chez Melville, il évoque un idéal, dont l'île, Rokovoko, représente une utopie perdue. L'écrivain étasunien disait que « Rokovoko [...] n'est sur aucune carte. Les endroits vrais n'y sont jamais ». En voulant trop pointer la folie industrielle et ses néfastes naufrages, l'adaptation proposée par Champagne n'atteint aucun Rokovoko et ne garde pas le témoignage d'une grandeur périlleuse et perdue. **L**

